

DU MÊME AUTEUR :

Le réel et le théâtral, essai
Editions HMM - Montréal et Denoël
(collection Les Lettres Nouvelles) Paris
Prix France-Canada

Ecrivains des Amériques

Tome I *Les États-Unis*

Tome II *Le Canada anglais* (sous presse)

Editions HMM - Montréal.

La discrétion et autres pièces

Editions Leméac, Montréal

Dans le désert, nouvelles

Editions Leméac, Montréal

À PARAÎTRE

Les fruits arrachés, roman

La mémoire et la promesse, essai

Adieu, Babylone

Roman

Näïm Kattan

Maquette de
la couverture :
GILLES ROBERT
ET ASSOCIÉS

Dépôt légal / 4ème
trimestre 1975
Bibliothèque nationale
du Québec

LES ÉDITIONS LA PRESSE, LTÉE

7 OUEST, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL, QUÉ. H2Y 1K9

ISBN 0 - 7777 - 0167 - 7

Copyright © 1975, LES ÉDITIONS LA PRESSE, LTÉE

*Nabucadnetsar emmena captifs à Babylone ceux
qui échappèrent à Tépée; et ils lui furent assu-
jettis à lui et à ses fils.*

II Chroniques 36,20

l'adbescent qui en fait à l'âge adulte,
grit les parents, le famille, la patrie (?)
Mentification de tous les plans
explicites écrivains du monde.
les "familles" successives: peut-être poli-
tique ou sociale, l'écriture
supplémentaire au social, elle
finalemment: avec une famille,
en lui lieu, comme un
regard sur. Réconciliation
de l'apprentissage et de
l'artisme. Révision
bricollement qui nous mène
son enfance. Et depuis de la
histoire en ~~révisité~~ dans l'œuvre
Dart.

Le cafetier venait de refaire sa tournée et nous tenions encore les coupes de café amer quand Nessim fit son entrée. Ses gestes étaient appuyés, exagérés comme ceux d'un acteur à la retraite mais il mettait dans ses paroles une exaltation telle que jamais il ne donnait l'impression de jouer.

La discussion était animée ce soir-là. Depuis qu'il s'était mis à lire les romanciers américains Nazar ne contenait plus son enthousiasme. Il exhortait l'assemblée à se mettre à l'école des Saroyan et des Hemingway. « C'est l'idéal que tout jeune écrivain irakien devrait viser ».

Nous nous réunissions tous les soirs au Café Yassine. Nous dressions, à partir de nos lectures du jour, les plans de l'avenir. Zaki s'interposa. Il n'était pas d'accord avec Nazar. C'est dans notre rièche passé, dans la grande tradition littéraire arabe que nous devrions chercher nos sources d'inspiration.

— Mais les Arabes n'ont pas produit de romanciers, disait Nazar, qui venait de publier un recueil de nouvelles.

— Et les Mille et une Nuits ?

— Oui, d'accord, mais ce sont des contes populaires qui ne s'intègrent nullement à la tradition littéraire...

— Ne te fatigue pas, nous connaissons la suite, intervint Nessim, qui avait écrit un essai sur Balzac et traduit plusieurs nouvelles de Maupassant. Voilà les modèles à suivre...

Intenable débat que nous repréions soir après soir. Nous traçons péniblement notre voie, chacun de nous cherchant dans l'adhésion des autres une confirmation des dictées de son tempérament et, sous le couvert d'une discussion sur l'avant de notre culture, nous défendions nos premiers fronts.

Ce solo-là était marqué d'une note inusitée. Nessim utilisait le dialecte juif. Nous étions les deux seuls Juifs du groupe. A part un Chaldéen et un Arménien, tous les autres étaient musulmans. C'est leur dialecte qui nous servait de langage commun. En Irak, il suffit de la présence d'un Musulman dans une réunion pour que son dialecte s'impose. Mais est-ce un véritable dialecte ? A Bagdad, chaque communauté religieuse a sa façon de parler. Que nous soyons Juifs, chrétiens ou musulmans, nous parlons tous l'arabe. Nous sommes voisins depuis des siècles. Pourquoi les Juifs chrétiens ralongent-ils certains mots ? On dit qu'ils perpétuent ainsi les traces d'une origine nordique. Mais alors, les musulmans nordiques, ceux de Mossoul, devraient parler comme des chrétiens. Le parler juif est émaillé de mots hébraïques. Cela s'explique par une ancienne familiarité avec la Bible et les prières. Mais comment expliquer la présence de mots turcs et persans dans notre dialecte ? Nous aurions eu de plus nombreux contacts avec les envahisseurs et les pèlerins que n'en eurent les Bédouins. Que dire alors des musulmans contrainsts à l'époque ottomane d'apprendre non pas l'arabe mais le turc à l'école ?

Il suffit que nous ouvriions la bouche pour que nous révélions notre identité. Dans nos mots s'inscrit l'emblème de nos origines. Nous sommes Juif, Chrétien et Musulman, de Bagdad, de Basrah ou de Mossoul. Nous avons une langue commune : celle des Musulmans de la région. Inépuisable source de confusion et de cruelles moqueries. Y a-t-il un meilleur divertissement pour un jeune Musulman que d'écouter une vieille Juive du quartier pauvre d'Abou Si-

faine s'adresser à un fonctionnaire musulman ? Elle estropie quelques mots juifs les faisant suivre d'une ou deux expressions musulmanes courantes. Avec force contorsions de la bouche elle n'arrive qu'à mal prononcer son propre dialecte. L'effet est inamquablement comique.

Les Juifs semi-illetres émaillent toujours leurs phrases d'un ou deux termes musulmans quand ils s'adressent à d'autres Juifs. Emprunter aux Musulmans quelques mots prouverait qu'on en compte dans ses relations, qu'on les fréquente et qu'on ne se contente pas de la pauvre compagnie des Juifs. Les riches parmi les Juifs n'ont pas moins honte de leur accent et ils ne manquent jamais l'occasion de glisser quelques mots anglais ou français dans leur conversation. Un enfant qui appelle son père « papa » ou « daddy » donne déjà des garanties d'une future aristocratie.

Les Musulmans ne font des emprunts qu'à la langue littéraire. Ils n'éprouvent aucun besoin de porter un jugement défavorable sur leur dialecte. Et ils n'ont recours aux dialectes des Juifs et des chrétiens que pour égarer des convives. Dans la bouche d'un Musulman, un mot typiquement juif est synonyme de ridicule. Dans les milieux intellectuels affranchis, si on ne songe pas à se moquer de l'accent juif on songe encore moins à l'emprunter.

Parmi tant de Musulmans, il paraissait insolite que Nessim parlât avec son propre accent. Etait-ce encore une plaisanterie ? Non, il ne s'adressait pas exclusivement à moi. Il avait toute la latitude de le faire malgré la présence des autres. Mais non, il ne s'adressait pas à moi. Il ne me regardait même pas. Il interpellait Nazar, Said et les autres. Il ne fallait surtout pas accorder de l'importance à cette nouvelle fantaisie. Tacitement, tout le monde voulait rattrapper ce débordement d'un dialecte de comédie à l'esprit gouailler de Nessim. Cela ne tirait pas à conséquence. Gardons-nous surtout de donner une signification quelconque à cette plaisanterie. Nessim persistait et il ne riait point.

On aurait dit qu'il apportait un soin particulier à choisir tous les mots juifs qui d'habitude provoquent l'hostilité des Musulmans. Imperturbable, il plaçait la cause de Balzac et disait toute sa ferveur pour Stendhal, qu'il venait de découvrir. Je choisis lâchement le silence. Sans cesser de déployer son enthousiasme pour le roman français, Nessim me sou- mait de prendre parti. Le voilà qui me pose une question directe. Inutile de me dérober. Il ne me lâchera plus. Je choisis un moyen terme. Mes mots n'étaient ni ceux des Juifs ni ceux des Musulmans. Je m'exprimais en arabe littéraire, coranique. Sur un ton persifleur et dans une colère contenue, voilà que Nessim me corrige : « Tu veux dire... ». Et il traduit en parfait dialecte juif. Ses lèvres se seraient dans un mouvement de haine. Il exagérait notre accent. Dans son regard, je lissais, mêlé de commiseration, la tristesse. Je le trahissais. J'avais honte de prononcer devant les autres les mots de l'intimité, du foyer, de l'amitié. Nessim m'acculait à la solidarité du groupe. Je ne pouvais sans m'humilier rejeter notre langue commune. Elle n'était plus celle de l'amitié mais celle du clan. Je m'écoutais parler et les vocables juifs apparaissaient dans leur étrangement, dans leur froide nudité. Mes phrases restaient figées. Avant de les prononcer, je les entendais résonner dans mon oreille. Je récitais une leçon apprprise. Je glissais un mot français. Impitoyable censeur, Nessim, les traduisait aussitôt en dialecte juif. Personne ne souriait. D'un commun accord on accepta la nouvelle règle du jeu. Sans rechigner, les Musulmans ne prêtaient pas une attention particulière à la nouvelle langue qui affirmait sa présence inutile. D'habitude on nous regardait sans nous voir. Sourdement, on reconnaissait maintenant les traits de notre visage. On prenait acte d'une nouvelle couleur dans la panoplie. Plus tard, tout rentrera dans l'ordre personne n'ayant envie d'admettre l'existence de cas particuliers.

Dans notre groupe, nous n'étions ni Juifs ni Musulmans. Nous étions Irakiens, soucieux de l'avenir de notre pays, par conséquent de notre avenir à chacun de nous. Sauf que les

Musulmans se sentaient plus irakiens que les autres. Nous avions beau leur dire : « Voici notre terre et nous sommes là depuis vingt-cinq siècles ». Nous les y avions précédés. Nous ne les convainquions pas. Nous étions différents. Notre teint n'était-il pas plus clair que celui des bédouins ? Ne connaissions-nous pas des langues étrangères ? Que les meilleurs élèves d'arabe dans les examens de fin d'année fussent juifs, que l'école de l'Alliance Israélite produisît les meilleurs grammairiens arabes cela n'y changeait rien. Notre identité était entachée. Soit. Nessim assumait cette différence. Il voulait la faire admettre. Il n'avait pas l'intention de convaincre et n'avait pas de preuves à produire. Il présentait un fait. Nous étions juifs et n'en avions pas honte.

A la fin de la soirée, la partie était gagnée. Pour la première fois, des Musulmans nous écoutaient avec respect. Nous étions dignes de notre dialecte. Nous étions parés de nos propres vêtements. Nos bouches reprenaient leur forme véritable, celle qu'elles revêtent depuis des générations dans le secret du foyer. Nous arborions une image qui collait parfaitement à notre visage, et qui se résorbait dans l'intimité de notre esprit. Nous n'étions pas assimilés de force à un ensemble aux vagues contours. Nous n'étions pas coulés dans un moule dont nous ignorions les aspérités. Les masques sont tombés. Nous sommes là dans notre lumineuse et fragile différence. Et ce n'est ni signe d'humiliation ni symbole de ridicule. Et en pur dialecte juif nous dressons les plans d'avenir de la culture irakienne. Nous ne nous abritons pas derrière le voile d'une factice égalité. Nos traits émergent de l'ombre, se dessinent. Ils sont uniques. Nous sommes là à visage découvert, enfin reconnus.

Dans le feu de la discussion, Jamil et Saïd nous empruntaient quelques termes familiers. Ils trébuchaient sur ces mots qu'ils ont si souvent entendus mais qu'ils n'ont jamais permis à leurs lèvres de prononcer. Ils s'excusaient de leur maladresse. Au fur et à mesure que la soirée avançait, les mots juifs revenaient plus fréquemment dans ces bouches

étrangères. Il était décidément malaisé de mener longtemps une conversation en deux langues distinctes. Nessim allait peut-être se départir de son intransigeance. C'est à notre tour maintenant de faire un bout de chemin, d'aller à la rencontre de ceux qui font preuve d'une si évidente bonne volonté. Il ne fallait pourtant pas crier victoire trop vite. Il fallait tenir jusqu'au bout. Les habitudes sont si vite créées et si vite oubliées. La ténacité de Nessim porta ses fruits. A la fin de la soirée non seulement Saïd et Jamil, mais tous les autres, s'initiaient au dialecte juif avec autant de maladresse que de comique dans le sérieux.

Nos rapports avec le groupe baignaient dans la quiétude. Nous avions affaire à des libéraux affranchis et à des révolutionnaires qui oeuvraient à la gigantesque démolition de tous les murs édifiés par les préjugés et l'incompréhension.

Quelques fleches voletaient de temps à autre dans cet horizon limpide et nous rappelaient à l'ordre. Nous en repoussions les stigmates et ignorions vite les blessures. Egratignures d'amour-propre que tout cela. Ayons l'esprit ouvert et reléguons ces amers rappels aux oubliettes : anachroniques survivances d'un âge révolu alors que rien n'empêchait le libre déploiement du préjugé. Nous sommes là pour lever le voile. Quelques explications, des conseils de lectures judicieuses et les yeux de nos compagnons seront décillés, à perpétuité. La lumière finira par briller de tout son éclat. C'est ainsi que nous nous donnions la réplique, Nessim et moi, des heures durant. Pour repousser ses éternelles inquiétudes, j'affichais un optimisme imperturbable. Je minimisais la signification de certains mots et de certains gestes tandis que Nessim y décelait les signes d'une terreur qui ne se dément pas. Souvent je devais céder devant certains de ses arguments et me rendre à l'évidence. Quand il me reprochait d'avoir passé sous silence, dans mon article sur Chaplin, la prise de position de celui-ci contre l'antisémitisme, j'ai dû admettre que j'avais en effet consacré quelques paragraphes à ce qui nous tenait tous deux à coeur, que j'avais même cité les mots que Chaplin mettrait dans la bouche de son héros à la fin du Grand Dictateur. Saïd, outrepassant son rôle de rédacteur en chef, élimina d'autorité ces paragraphes. Il ne m'en aurait pas parlé si je ne lui avais pas demandé d'explications. Sa réponse n'avait rien d'inattendu; exigences de la mise en page. Nessim le taxa d'hypocrisie, et j'essayai mollement de le contredire. Dans le fond, nous étions parfaitement d'accord. Du reste, un an plus tard, Saïd ne cachait plus son jeu. Un jour que je ne fis pas mon apparition au café, il donna des gages de son orthodoxie pan-arabe. Il annonça à l'assemblée qu'il censurait attentivement mes écrits qui recelaient souvent un fort relent sioniste.